

MAURICE BLANCHOT

L'ENTRETIEN  
INFINI

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1969.*

Extrait de la publication

## NOTE

Assurément, il se publie toujours, en tous pays et en toutes langues, des livres dont les uns sont tenus pour des ouvrages de critique ou de réflexion, les autres portent le titre de roman, d'autres se disent poèmes. Il est probable que de telles désignations dureront, de même qu'il y aura encore des livres, longtemps après que le concept de livre sera épuisé. Cependant, il faut d'abord faire cette remarque : depuis Mallarmé (pour réduire celui-ci à un nom et ce nom à un repère), ce qui a tendu à rendre stériles de telles distinctions, c'est que, à travers elles et plus importante qu'elles, s'est fait jour l'expérience de quelque chose qu'on a continué à appeler « littérature », mais avec un sérieux renouvelé et, de plus, entre guillemets. Essais, romans, poèmes semblaient n'être là, n'être écrits que pour permettre au travail de la littérature (considérée alors comme une puissance singulière ou une position de souveraineté) de s'accomplir et, par ce travail, de se dégager la question : « Qu'est-ce qui est en jeu par ce fait que quelque chose comme l'art ou la littérature existerait ? » Question extrêmement pressante et historiquement pressante (je renvoie ici à certains textes de *L'Espace littéraire* et du *Livre à venir*, ainsi qu'aux pages intitulées *La littérature et le droit à la mort*), mais que dérobaît et continue de dérober une tradition séculaire d'esthétisme.

Je ne dirai pas que ce moment est dépassé : cela n'aurait guère de sens. Quoi que nous fassions, quoi que nous écrivions — et la magnifique expérience surréaliste nous l'a montré —, la littérature s'en empare et nous sommes encore dans la civilisation du livre. Toutefois, le travail et la recherche littéraires — gardons ce qualificatif — contribuent à ébranler les principes et les vérités abrités par la littérature. Ce travail, en corrélation avec certaines possibilités du savoir, du discours et de la lutte politique, a fait émerger, non pas



*Ce jeu insensé d'écrire.*

(MALLARMÉ)

« Mais pourquoi deux ? Pourquoi deux paroles pour dire une même chose ? »  
— « C'est que celui qui la dit, c'est toujours l'autre. »

« Le neutre, le neutre, comme cela sonne étrangement pour *moi*. »

« Car, pour nous, au sein du jour quelque chose peut-il apparaître qui ne serait pas le jour, quelque chose qui dans une atmosphère de lumière et de limpidité représenterait le frisson d'effroi d'où le jour est sorti ? »

*C'est une belle folie : parler. Avec cela, l'homme danse sur et par-dessus toutes choses.*

(NIETZSCHE)

pour la première fois (puisque la répétition — le ressassement éternel — en est l'origine même), mais affirmée par les œuvres d'une manière plus instante, la question du langage, puis, par la question du langage, celle qui peut-être la renverse et se rassemble dans le mot, aujourd'hui apparemment et facilement admis, voire rendu usuel, mais, il y a à peine quelques dizaines d'années, dans sa simplicité neutre, le plus retranché et presque déraisonnable : écrire, « *ce jeu insensé d'écrire* ».

Écrire, l'exigence d'écrire : non plus l'écriture qui s'est toujours mise (par une nécessité nullement évitable) au service de la parole ou de la pensée dite idéaliste, c'est-à-dire moralisante, mais l'écriture qui, par sa force propre lentement libérée (force aléatoire d'absence), semble ne se consacrer qu'à elle-même qui reste sans identité et, peu à peu, dégage des possibilités tout autres, une façon anonyme, distraite, différée et dispersée d'être en rapport par laquelle tout est mis en cause, et d'abord l'idée de Dieu, du Moi, du Sujet, puis de la Vérité et de l'Un, puis l'idée du Livre et de l'Œuvre, en sorte que cette écriture (entendue dans sa rigueur énigmatique), loin d'avoir pour but le Livre, en marquerait plutôt la fin : écriture qu'on pourrait dire hors discours, hors langage.

Encore un mot d'éclaircissement ou d'obscurcissement. Lorsque je parle de « la fin du livre » ou mieux de « l'absence de livre », je n'entends pas faire allusion au développement des moyens de communication audio-visuels dont tant de spécialistes se préoccupent. Qu'on cesse de publier des livres, au bénéfice d'une communication par la voix, l'image ou la machine, cela ne changerait rien à la réalité de ce qu'on nomme « livre » : au contraire, le langage, comme parole, y affirmerait encore davantage sa prédominance, sa certitude d'une vérité possible. Autrement dit, le Livre indique toujours un ordre soumis à l'unité, un système de notions où s'affirme le primat de la parole sur l'écriture, de la pensée sur le langage et la promesse d'une communication un jour immédiate ou transparente.

Or, il se pourrait qu'écrire exige l'abandon de tous ces principes, soit la fin et aussi l'achèvement de tout ce qui garantit notre culture, non pas pour revenir idylliquement en arrière, mais plutôt pour aller au-delà, c'est-à-dire jusqu'à la limite, afin de tenter de rompre le cercle, le cercle de tous les cercles : la *totalité* des concepts qui fonde l'histoire, se développe en elle et dont elle est le développement. Écrire en ce sens (en cette direction où il n'est pas possible, seul, de se maintenir, ni même sous le nom de tous, sans des tâtonnements, des relâchements, des tours et des détours dont les textes ici mis ensemble portent trace, et c'est, je crois, leur intérêt), suppose un changement radical d'époque — la mort même, l'interruption — ou, pour parler hyperboliquement, « la fin de l'histoire », et, par là, passe par l'avè-

nement du communisme, reconnu comme l'affirmation ultime, le communisme étant toujours encore au-delà du communisme. Écrire devient alors une responsabilité terrible. Invisiblement, l'écriture est appelée à défaire le discours dans lequel, si malheureux que nous croyons être, nous restons, nous qui en disposons, confortablement installés. Écrire, sous ce point de vue, est la violence la plus grande, car elle transgresse la Loi, toute loi et sa propre loi.

M. B.

±± *Le sentiment qu'il a, chaque fois qu'il entre et lorsqu'il prend connaissance de l'homme déjà âgé, robuste et courtois, qui lui dit d'entrer, se levant et lui ouvrant la porte, c'est que l'entretien est commencé depuis longtemps.*

*Un peu plus tard, il se rend compte que cet entretien sera le dernier. De là l'espèce de bienveillance qui se dégage de leurs propos. « N'avons-nous pas toujours été bienveillants ? » — « Toujours. Cependant, c'est d'une bienveillance plus parfaite, encore inconnue de nous, qu'il doit nous être demandé d'apporter des preuves : une bienveillance qui ne saurait être limitée à nos personnes. » — « Qui non plus ne se contente pas de s'étendre à tous, mais se maintienne face à l'événement à l'égard duquel il ne conviendrait pas d'être bienveillant. » — « Cet événement que nous nous sommes promis d'évoquer aujourd'hui. »*

*Comme toujours, l'un des deux attend de l'autre une confirmation qui, à la vérité, ne vient pas, non parce que l'accord ferait défaut, mais parce qu'il a été donné à l'avance : c'est la condition de leur entretien.*

±± *Il lui dit d'entrer, il reste près de la porte, il est fatigué, et c'est aussi un homme fatigué qui l'accueille,*

*la fatigue qui leur est commune ne les rapproche pas.*

*« Comme si la fatigue devait nous proposer la forme de vérité par excellence, celle que nous avons poursuivie sans relâche toute notre vie, mais que nous manquons nécessairement, le jour où elle s'offre, précisément parce que nous sommes trop fatigués. »*

*±± Ils prennent place, séparés par une table, non pas tournés l'un vers l'autre, mais dégageant, autour de la table qui les sépare, un assez large intervalle pour qu'une autre personne puisse se considérer comme leur véritable interlocuteur, celui pour lequel ils parleraient, s'ils s'adressaient à lui : « Pardonnez-moi de vous avoir demandé de venir me voir. J'avais quelque chose à vous dire, mais à présent je me sens si fatigué que je crains de ne pouvoir m'exprimer. » — « Vous vous sentez très fatigué ? » — « Oui, fatigué. » — « Et cela est venu brusquement ? » — « A vrai dire, non, et même si je me suis permis de vous appeler, c'est en raison de cette fatigue, parce qu'il me semblait qu'elle faciliterait l'entretien. J'en étais même tout à fait sûr et maintenant encore j'en suis presque sûr. Seulement, je ne m'étais pas rendu compte que ce que la fatigue rend possible, la fatigue le rend difficile. »*

*La personne à laquelle il a affaire s'exprime avec tant de peine qu'il ne saurait momentanément la contredire; d'ailleurs, il n'en a pas envie.*

*Il lui demande, il voudrait lui demander : « Et si vous n'étiez pas fatigué comme vous dites que vous l'êtes, que me diriez-vous ? » — « Oui, que vous dirais-je ? » répète-t-il tout à coup presque gaiement; gaieté qu'à son tour il ne peut s'empêcher de feindre de partager. Puis, à ce qui lui avait semblé de la gaieté et qui n'est peut-être que de l'enjouement succède un silence qu'il doit rompre. Il voudrait*

s'excuser de cette pression qu'il exerce sur lui en l'interrogeant malgré lui, mais il pense qu'il l'exercerait de toute façon, qu'il l'interroge ou non, du moment qu'il est là. « Oui, reprend-il, que dirions-nous? » Son interlocuteur incline la tête, comme s'il s'appesantissait et se préparait à dormir — il est vrai qu'il donne l'impression, à cause de sa puissante carrure, d'être, non pas fatigué, mais puissant, et aussi de donner à la fatigue l'envergure de sa puissance. Un peu plus tard et sans relever la tête : « Que disions-nous? » demande-t-il. Cette fois, il paraît tout à fait éveillé.

« Je reviendrai. Je crois que vous devriez vous reposer à présent. » — « Oui, j'ai besoin de me reposer, mais il faudrait auparavant que nous prenions rendez-vous. » Puis il ajoute : « Vous n'êtes pas moins fatigué que moi; vous l'êtes peut-être davantage. » D'où il conclut en souriant : « La fatigue est généreuse. » — « Ah oui, elle l'est; je me demande comment nous nous en tirerions autrement; mais est-ce que nous nous en tirons? » — « On pourrait se le demander et peut-être répondre que, dans l'ensemble, nous nous en tirons assez bien. » Ils en rient l'un et l'autre. « Oui, nous nous en tirons assez bien. » L'un d'eux se lève, comme fortifié par cette assurance; il se détourne presque brusquement d'une manière qui provoque dans la petite chambre un trouble; c'est qu'il se dirige vers les rayonnages où — l'on s'en aperçoit à présent — des livres sont rangés en grand nombre, dans un ordre peut-être plus apparent que rigoureux, mais qui explique sans doute pourquoi même un familier ne saurait les découvrir à première vue. Il ne touche à aucun volume, il reste là, le dos tourné, et prononce à voix basse, mais distincte : « Comment ferons-nous pour disparaître? »

A voix basse, mais distincte, comme si la nuit, avec sa

*rumeur, s'établissant autour d'eux — il fait grand jour, il pourrait s'en rendre compte —, l'obligeait à répondre : « Eh bien, il nous suffirait... » — « Non, il ne suffirait pas... »*

*±± Dès l'instant où ce mot — un mot, une phrase — s'est glissé entre eux, quelque chose a changé, une histoire a pris fin, il faudrait mettre quelque intervalle entre leur existence et ce mot, mais celui-ci comprend toujours cet intervalle même, quel qu'il soit, et aussi la distance qui les sépare et les en sépare. De cela, ils sont toujours très conscients; il leur arrive, par ruse, par lâcheté, de demeurer loin l'un de l'autre, c'est facile, la vie les tient à l'écart. Et quand ils cessent tout à fait de se voir, quand la ville leur assigne des parcours de vie qui ne risquent pas de les faire se rejoindre, ils seraient satisfaits, si le contentement n'était aussi la manière dont l'entente de ce mot s'impose à eux. Ils ne sont donc pas satisfaits, ce qui suffit à rendre vains et l'éloignement et l'oubli.*

*±± Il y a un moment dans la vie d'un homme — par conséquent des hommes — où tout est achevé, les livres écrits, l'univers silencieux, les êtres en repos. Il ne reste plus que la tâche de l'annoncer : c'est facile. Mais comme cette parole supplémentaire risque de rompre l'équilibre — et où trouver la force pour la dire? où trouver encore une place pour elle? —, on ne la prononce pas, et la tâche reste inachevée. On écrit seulement ce que je viens d'écrire, finalement on ne l'écrit pas non plus.*

*±± Il se rappelle leur entretien : il l'interrogeait d'un air fatigué; il semblait attentif, discret, indifférent, il comprenait tout d'emblée, c'était visible, mais sur son visage il y avait une expression d'incuriosité qui détournait les mots, une expression inexpressive.*

±± « *Je vous ai demandé de venir...* » Il s'arrête un instant : « *Vous rappelez-vous comment les choses se sont passées?* » L'interlocuteur réfléchit à son tour : « *Je me le rappelle très bien.* » — « *Ah, tant mieux. Au fond, je n'étais pas très sûr d'avoir pris moi-même l'initiative de l'entretien.* » — « *Mais comment autrement aurais-je pu venir?* » — « *L'amitié vous aurait envoyé.* » Il réfléchit à nouveau : « *Je vous ai écrit, n'est-ce pas?* » — « *A plusieurs reprises.* » — « *Mais ne vous ai-je pas aussi appelé par téléphone?* » — « *Certainement, plusieurs fois.* » — « *Je vois que vous voulez me ménager, je vous en suis reconnaissant. A la vérité, ce n'est rien de nouveau; la fatigue n'est pas plus grande; seulement, elle a pris un autre tour.* » — « *Elle en a plusieurs, je crois que nous les connaissons tous. Elle nous fait vivre.* » — « *Elle nous fait parler. Je voudrais pouvoir préciser quand cela s'est passé, si l'une des caractéristiques de la chose ne rendait la précision difficile. Je ne puis m'empêcher d'y songer.* » — « *Eh bien, il faut y songer ensemble. C'est quelque chose qui vous est arrivé?* » — « *Ai-je dit cela?* » Et il ajoute presque aussitôt avec une force de décision qu'il serait juste de qualifier d'émouvante, tant elle semble dépasser ses ressources d'énergie : « *Rien qui soit arrivé* », y apportant toutefois cette restriction : « *Rien qui me soit arrivé.* » — « *Alors, ce n'est rien de grave, à mes yeux.* » — « *Je n'ai pas dit que cela était grave.* » Il continue de méditer là-dessus, reprenant : « *Non, ce n'est pas grave* », comme s'il apercevait à cet instant que ce qui n'est pas grave l'est beaucoup plus. Son interlocuteur doit le sentir, sentir aussi qu'il devrait faire quelque chose pour l'aider. « *Eh bien, si ce n'est pas grave, il ne saurait l'être d'en parler.* » Il regarde son ami — deux hommes fatigués, c'est-à-dire non pas fatigués, mais étrangers, comme peuvent l'être deux hommes fatigués.



*Et c'est sans doute ce qu'il attend, qu'il lui dise une fois de plus : « Je ne suis pas fatigué », mais l'entretien lui apporte autre chose : « Vous le savez, je n'ai pas de secret pour vous, mais c'est que je n'étais pas certain que vous veniez. » — « Je n'ai pourtant jamais manqué un seul rendez-vous. » — « C'est vrai, vous avez été l'ami le plus sûr, mais dites-moi s'il ne vous est pas arrivé d'hésiter à venir. » — « C'est maintenant que je pourrais hésiter. Mais je suis venu, rien d'autre ne compte. » — « Oui, vous êtes venu. » L'un et l'autre écoutent ce mot prononcé avec bienveillance, avec probité. Et tous deux se sentent comme veillés par la bienveillance propre de l'entretien, obligés — obligation difficile en sa douceur — de se retirer en elle. A chaque reprise, ils entendent (comment ne l'entendraient-ils pas ?) ce propos qui est pour l'instant le fond sur lequel tous les mots se détachent encore : fatigués ou bienveillants, nous nous entendons. Entente qui tout à coup s'ouvre à cette parole où ne s'exprime rien : à peine plus qu'un murmure : « Je ne sais que devenir. » Cela résonne doucement. Cela ne se laisse pas troubler. C'est doucement aussi qu'il demande : « Mais, dites-moi, qu'est-il arrivé ? » et qu'il reçoit la réponse : « Ce qui devait arriver, quelque chose qui ne me concerne pas. » Tout de suite, il est frappé par la manière dont cette parole reste à distance; elle n'est pas solennelle, elle le sollicite à peine; elle ne change pas la lumière du matin tardif. Il sait qu'elle n'est qu'une phrase après tout et que mieux vaudrait ne pas la traduire en cette autre qu'il ne peut s'empêcher cependant de lui offrir : « Voulez-vous me faire comprendre que cela pourrait me concerner ? » — « Cela ne concerne ni l'un ni l'autre. » Le silence a un caractère auquel il ne prend pas garde, tout à l'impression qu'un seuil a été franchi, une force d'affirmation brisée, un refus écarté, mais aussi un défi lancé — non pas à lui,*

*l'interlocuteur* *bénévole, mais impersonnellement ou bien, oui, c'est étrange, à quelqu'un d'autre, à l'événement dans lequel précisément ni l'un ni l'autre ne sont impliqués. Il aimerait pouvoir s'en tenir loin, pour mieux y réfléchir, et il lui semble qu'il aura tout le temps pour cela, comme si on l'avait oublié, c'est-à-dire comme s'il lui fallait affronter cet oubli afin d'y penser. Il est vrai — est-ce qu'il y songe plus tard, est-ce qu'il y songe maintenant ? — qu'il se sent provisoirement abandonné par l'entretien dont il ne subsiste que l'absence, une absence elle aussi bienveillante. Peut-être cela dure-t-il, mais peut-être la suite vient-elle aussitôt, qu'il est dès à présent prêt à entendre : « Cela ne concerne ni l'un ni l'autre, cela ne concerne personne. » — « C'est cela que vous vouliez me dire ? » L'autre lui jette un regard douloureux : « Je ne le voulais pas et maintenant encore je ne le veux pas. » Après quoi il se tait d'une manière qui ne peut que signifier : aidez-moi, il faut que vous m'aidiez.*

*Tous deux sont assez avisés pour se rendre compte qu'ils ne devraient pas en rester là, l'un (il le suppose) parce que maintenant il éprouve le besoin de parler, l'autre pour une raison qu'il ne tarde pas à exprimer : « Pourquoi ne le vouliez-vous pas ? » — « Vous le savez bien », puis il ajoute doucement : « Je craignais de vous compromettre. » Un instant, il accepte cette idée, ne serait-ce que pour la rendre plus légère : « Eh bien, à présent il n'y a plus lieu de le craindre. Ne sommes-nous pas, depuis que nous nous sommes rencontrés, engagés ensemble, tenus de nous prêter assistance comme devant le même arbitre ? » — « Engagés ensemble ? » — « Engagés dans le même discours. » — « C'est vrai, mais c'est aussi pour quoi il faut être très attentif : j'ai conscience de mes responsabilités. » — « J'en ai aussi envers vous. » — « Vous en avez, il serait inamical*

*de ne pas le reconnaître, mais jusqu'à un certain point. » Il s'interroge sur cette limite, puis il cesse de s'interroger : « Vous voulez dire : pour autant que nous parlons. C'est juste, parler est la dernière chance qui nous reste, parler est notre chance. » — « Vous ne m'écouteriez pas, si je parlais. » — « Mais j'écoute. » — « Moi aussi, j'écoute. » — « Eh bien, qu'entendez-vous ? » Ils se tiennent toujours l'un en face de l'autre, cependant détournés l'un de l'autre, ne se regardant que de très loin : « Vous m'avez demandé de venir pour que nous puissions en parler. » — « Je vous ai demandé de venir pour n'être pas seul à y penser. Mais, ajoute-t-il avec une faible gaieté, je ne suis jamais seul depuis que j'y pense, je ne serai plus jamais seul. » — « Je comprends. » — « Oui, vous comprenez, dit-il tristement, ajoutant presque aussitôt : Vous savez, je suis très fatigué depuis quelque temps. Il ne faut pas trop prêter attention à ce que je puis dire. C'est la fatigue qui me fait parler; c'est tout au plus la vérité de la fatigue. La vérité de la fatigue, une vérité fatiguée. » Il s'arrête, le regardant avec un sourire rusé. « Mais la fatigue ne doit pas vous empêcher d'avoir confiance en celui avec qui vous partagez cette vérité. » — « J'ai confiance en vous, vous le savez bien, il ne me reste rien d'autre. » — « Vous voulez dire que la fatigue use peut-être aussi le pouvoir de se confier. »*

Parler le fatigue, c'est visible. Pourtant, s'il n'était pas fatigué, il ne (me) parlerait pas.

« Il semble que, si fatigué que vous soyez, vous n'en accomplissiez pas moins votre tâche, exactement comme il faut. On dirait que non seulement la fatigue ne gêne pas le travail, mais que le travail exige cela, être fatigué sans mesure. » — « Cela n'est pas vrai seulement de moi, et est-ce encore de la fatigue ou l'infatigable indifférence à la fatigue ? » — « Être fatigué, être indifférent, c'est sans doute

*la même chose.* » — « *L'indifférence serait donc comme le sens de la fatigue.* » — « *Sa vérité.* » — « *Sa vérité fatiguée.* » Ils en rient à nouveau l'un et l'autre, l'espace un instant libéré où il entend, dans le silence, un peu après, et comme s'il avait fallu qu'il se taise pour le dire : « *Promettez-moi de ne pas vous éloigner prématurément.* »

±± *L'entretien, il le remarque, les aide de sa bienveillance propre, si difficile qu'il soit à poursuivre en raison de leur fatigue mutuelle. Il les aide, il leur permet de ne rien dire qui les préoccupe. Leur reste, il est vrai, le léger souci au sujet de l'entretien insouciant.*

*Assurément, leur conversation se tient à distance d'eux, sous la surveillance discrète de la parole générale, celle qui porte la loi et qui est telle qu'aucune atteinte ne puisse, d'intention ou de fait, se produire contre elle.*

±± « *Je suppose que j'aurais dû me soucier plus tôt de cette situation.* » — « *Il me semble que vous vous en êtes toujours préoccupé.* » — « *D'une certaine manière, c'est vrai, mais, dans cette préoccupation de toujours, il y avait ce souci de ne pas m'en être préoccupé plus tôt.* »

±± *Il se rappelle dans quelles circonstances le cercle fut tracé comme autour de lui — un cercle : plutôt une absence de cercle, la rupture de cette vaste circonférence d'où viennent les jours et les nuits.*

*De cet autre cercle, il sait seulement qu'il n'y est pas enfermé et, en tout cas, qu'il n'y est pas enfermé avec lui-même. Au contraire, le cercle qui se trace — il oublie de le dire : le trait commence seulement — ne lui permet pas de s'y comprendre. C'est une ligne ininterrompue et qui s'inscrit en s'interrompant.*



*nrf*



9 782070 268269



69-XI A 26 826 ISBN 2-07-026826-8

Extrait de la publication